

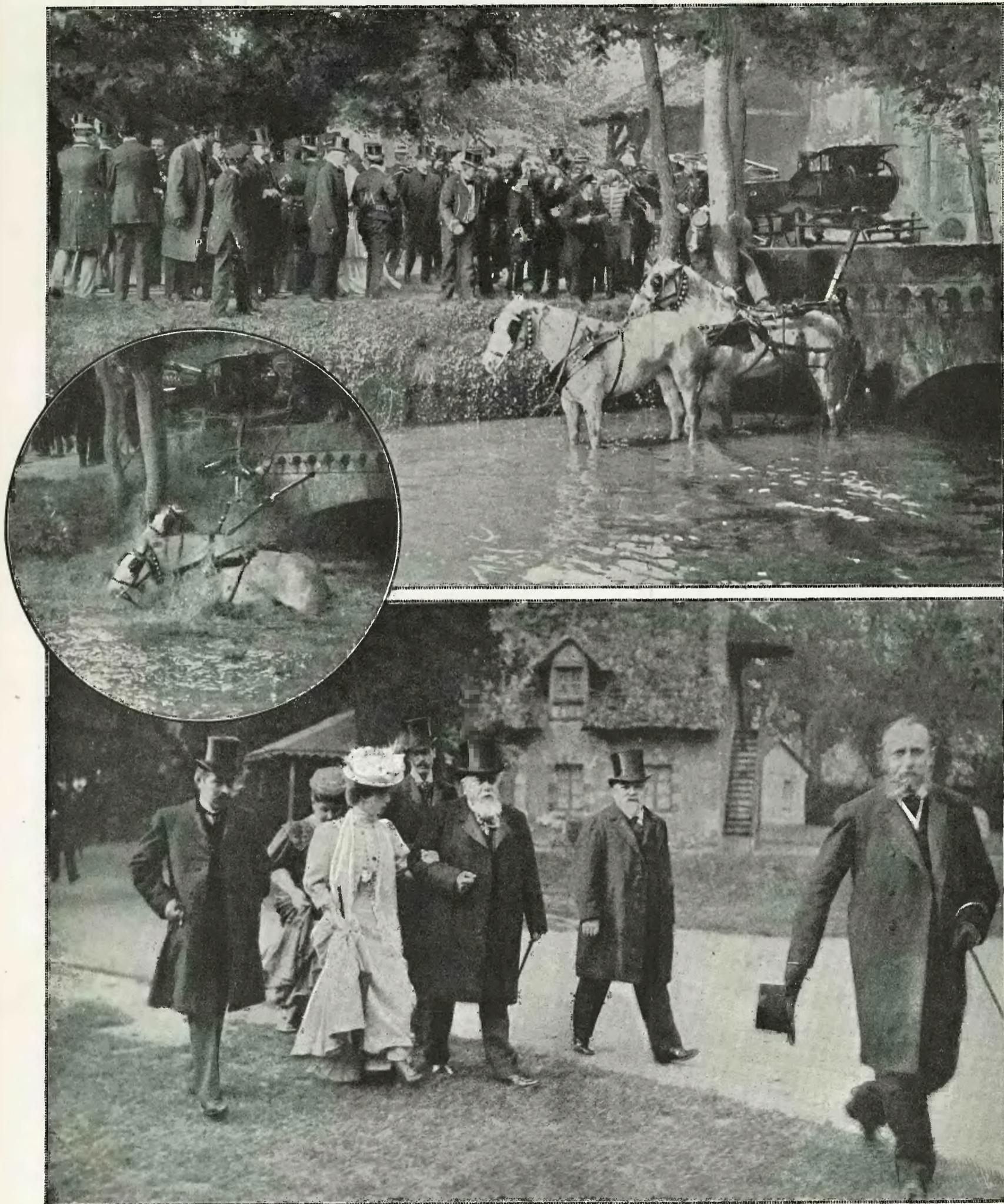
Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet des FRESNAY, de M. Fernand Vandérem, et la fin de LA MARJOLAINE, de M. Jacques Richepin;
2^o Le premier fascicule du roman nouveau de M. André Lichtenberger : MINNIE;
3^o Quatre pages non brochées sur l'exposition de Portraits de femmes à Bagatelle.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 1^{er} JUIN 1907

65^e Année. — N^o 3353



M. Briand.

M^{me} Fallières et le roi. La reine et le président.

M. Dujardin-Beaumetz.

M. Mollard.

UN INCIDENT DE LA VISITE DES SOUVERAINS DE NORVÈGE A VERSAILLES

Au hameau du Petit-Trianon, le 29 mai, l'attelage de la voiture où avaient pris place la reine et M^{me} Fallières tombe à l'eau, et un cheval se noie. — Les souverains, le président et la présidente, après cette alerte, continuent à pied leur promenade.

COURRIER DE PARIS



Malgré l'ordre formel que j'avais donné de ne recevoir, ce matin-là, personne-personne, quand je pris la carte, glacée à l'ancienne mode, que me présentait mon domestique et que je lus le nom de « M. Annette, professeur de danse », qui avait insisté, je fus désarmé dans la minute. Instantanément je me sentis transporté — sur la pointe du pied, je peux le dire — plus d'un quart de siècle en arrière, quand l'excellent homme, qui habitait alors un rez-de-chaussée de la rue Monsieur, s'appliquait à m'inculquer, avec la patience et la courtoisie de M. de Coislin, la décomposition de la valse à trois temps. Je revis aussitôt la vaste pièce, solennelle et nue, qui lui servait de salon pour ses cours et où il n'y avait qu'un seul portrait, ovale, celui de Noverre, qui fut maître à danser de Marie-Antoinette, et les chaises Empire en crin qui piquait à travers le pantalon, et le vieux « Pleyel facteur du Roy » aux sons d'harmonica... Ridicule et délicieuse époque de mes dix-sept ans presque triplés aujourd'hui !

— C'est bon, dis-je, qu'il entre !

Je ne l'avais pas rencontré depuis. Sûrement il ne devait plus être le même ? Eh bien, si. En vérité, il avait vieilli sans changer. Du premier coup d'œil, je le reconnus. Sauf qu'à cette heure il était tout blanc au lieu de brun, c'était toujours le vif et balancé Annette de la rue Monsieur qui s'avancait la tête haute, les cheveux en caprice, avec un sourire de berger de Lulli et les jambes encore pleines d'entrechats. Dès qu'il arrondit la bouche et me souhaita le bonjour, sa voix me parut être demeurée aussi jeune, une voix infiniment caressante, d'une politesse à toute épreuve, une voix assouplie d'égards et dont les moindres inflexions avaient l'air de révérences.

Après de mutuelles congratulations sur nos santés et le magnifique état de nos personnes, je le priai de s'asseoir. Il le fit sans entrain, car un danseur ne se plaît et ne pense que debout. Dans cette position du moins, même réduit à l'immobilité, il trouve malgré tout le moyen, tant qu'il est droit sur ses jambes, de souligner par d'harmonieuses ondulations du corps les sentiments divers qui l'agitent et de tracer de la sorte en raccourci une façon de petit ballet, tandis qu'assis c'est l'effondrement, le désastre, il voit ses moyens lui échapper. M. Annette accepta cependant le siège que je lui infligeais, mais il s'y plaça tout au bord, immatérielle, sans plus de poids que l'aérienne jeune fille qui daigne, entre deux reprises de boston, poser un quart de seconde ses mousselines sur le coin d'une chaise volante.

Et, comme je lui exprimais à quel point j'étais impatient de savoir ce qui me valait le plaisir de sa visite :

— Eh quoi ? monsieur, me dit-il, avec des sourcils levés qui peignaient l'étonnement, ne le savez-vous point ? Vous ne lisez donc pas les gazettes ? Eh bien, voici : l'Académie internationale de danse, dont je m'honore de faire partie, a ouvert, il y a quelque temps, une enquête des plus émouvantes auprès des principaux professeurs du monde entier, à cette fin qu'ils tâchent de connaître, par de discrètes questions adressées à leurs élèves, où et comment ceux-ci avaient rencontré la femme qui est ou doit devenir leur épouse.

— Effectivement, j'avais remarqué cela, dis-je à M. Annette. Et quelles ont été les réponses ?

— C'est, monsieur, pour vous les communiquer et vous prier d'entretenir de ce mémorable événement les lecteurs de *L'Illustration* que je me suis risqué à venir, après un si long temps, vers

vous. Les réponses ont été péremptoires, foudroyantes, capitales. Elles ont prouvé — et pouvait-il en être autrement ? — que les trois quarts des conjoints avaient connu leur épouse au bal... vous m'entendez, monsieur ? au bal ! et par conséquent n'avaient dû leur mariage qu'à leurs qualités.

— Leurs qualités... de danseurs ? précisai-je.

— Evidemment ! Quelles autres sont nécessaires et susceptibles d'avoir le moindre prix dans la circonstance ? D'ailleurs un bon danseur est toujours honnête homme. Une jeune fille qui goûte et comprend la danse, inévitablement et malgré elle, sera une femme *rythmée*, je veux dire une épouse décente, gracieuse et sage, ayant le sentiment de la mesure et de la saine gymnastique intellectuelle. L'élégance de la taille garantit celle du cœur. Les leçons de maintien physique assurent la belle tenue morale et il va de soi que, pour peu que l'on apprenne à marcher, à glisser sans appuyer et à ne pas tomber, on est, plus qu'un autre, à l'abri des chutes, de toutes les chutes. Ceux-là seuls qui, dès le début, savent où et comment mettre le pied vont sans broncher par les bons chemins.

Ayant débité cela tout d'un trait et animé du plus aimable feu, M. Annette se tut, tenant, d'après une vieille habitude qu'il avait conservée, sa main gauche renversée avec les doigts en dessus et à demi repliés comme s'il pressait le manche d'une invisible pochette.

Je lui fis doucement observer que je n'étais pas convaincu.

— Mon cher maître, j'ai le regret de ne pas partager votre foi dans les miraculeux effets de votre art. J'ai peu dansé, heureusement pour celles que j'étais censé diriger sur les parquets, mais j'ai beaucoup été au bal ; j'y ai beaucoup vu et retenu, et, dussé-je me faire honnir, je déplore que ce soit à ces enivrantes et funestes réunions que se concluent la plupart des mariages. Car, d'une part, les jeunes filles montrent souvent de fort jolis avantages à leurs danseurs, sauf leur véritable nature et les qualités qui dorment au fond d'elles-mêmes, ces qualités sérieuses et de tout repos qui, elles, se couchent de bonne heure et ne sortent point le soir. Et les danseurs, de leur côté, même affolants de séductions et doués d'un jarret de bronze, n'apportent pour la plupart au bal — si j'en juge par maintes conversations entendues ou scrupuleusement répétées — que de bien légères vertus et de vaporeux mérites. Conduire en grand stratège un cotillon n'implique pas que l'on sache mener sa vie. La femme qui sera d'abord l'épouse, puis la mère, doit tout de même avoir mieux en dot que les pieds d'une bostonneuse accomplie, et ce n'est pas exclusivement d'après les jambes qu'il convient de demander la main.

— Monsieur ! gémit-il... monsieur !...

Et il tremblait. Je ne lui permis pas de m'interrompre.

— Sans doute, continuai-je, il est, hélas ! acquis, quoi que l'on tente, que les fiancés arrivent au mariage sans se connaître. Le futur ferait-il à sa future cent ans la cour qu'ils ne se connaîtraient pas encore. Des cousins, des amis d'enfance élevés ensemble et se tutoyant, se battant, depuis leurs premiers jouets, s'aperçoivent, une heure avant la mairie, qu'ils se connaissent moins peut-être que s'ils avaient été présentés l'un à l'autre la veille. Mais, à coup sûr, de tous les genres de connaissance faite à la ville, à la campagne, en famille, en voyage, n'importe où, n'importe comment, de tous les modes de relations suivies entre jeunes gens avant d'échanger l'anneau, nul ne laisse plus de vide, d'incertitude et de malaise que le bal. Il ne faut pas craindre d'affirmer que l'on

se connaît moins après avoir dansé ensemble qu'avant, et je me suis souvent demandé si de s'être enlacés et tenus si rapprochés l'un de l'autre n'éloigne pas, au contraire, davantage. On se quitte ensuite dix fois plus. Aussi n'ai-je pu jamais m'empêcher de trouver dérisoires et douloureuses ces éphémères affinités de cœur et d'âme que deux pauvres petits croient se découvrir en tournant dans un vertige réglé. « Où vous êtes-vous promise, mademoiselle ? demandais-je un soir de contrat à une adorable et rêveuse enfant. Dans les bois ? En haut d'une montagne ? Sur un lac ? — Non, monsieur. Au buffet. »

— Monsieur, soupira tout bas M. Annette, vous pensez que je vais protester ? Vous vous trompez. Mieux que vous peut-être je suis au courant de ces afflictions. Vous touchez là un point sensible, une plaie secrète (il porta la main à son cœur comme s'il y souffrait avec grâce). Il n'en faut conclure qu'une chose, monsieur, c'est que le bal... n'est pas la danse. S'il y a un coupable, c'est le bal. C'est lui qui tue les jeunes filles, ce n'est pas la danse. Oui, le bal est dangereux, le bal est imparfait, surtout depuis plusieurs années. Il a dégénéré, il n'est plus ce familial, honnête et délectable divertissement que connurent nos exquises grand-mères, le bal enchanteur de la valse, de la mazurka, des nobles et fins quadrilles... Oui, je sais que tout s'en va, que tout périt. Les soldats n'apprennent plus la danse ; aussi, voyez ce qu'est en train de devenir l'armée ? Ces classes terribles et nouvelles qui montent, ... la question sociale, ... au fond, tout revient à ceci : on ne leur a pas appris la danse.

— C'est eux qui nous l'apprendront, Annette.

— Hélas ! monsieur ! Hélas ! Seulement, vous comprenez ? je ne peux pas avouer tout haut ces choses, parce que notre vie est là en jeu. Tant qu'il y aura des bals, fussent-ils navrants et appauvris, on apprendra encore un peu la danse, la chère danse, et nous durerons. Pour combien ? Avec l'auto, le bal lui-même commence à s'en aller. Dans vingt ans, la France ne dansera plus. Mais je serai mort avant, je l'espère. Oh ! oui !

Il se leva aussitôt pour me montrer comment il mourrait et, sur une pirouette à la Vestris, il prit congé, sans faire plus de bruit qu'un papillon.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

LE ROI ET LA REINE DE NORVÈGE

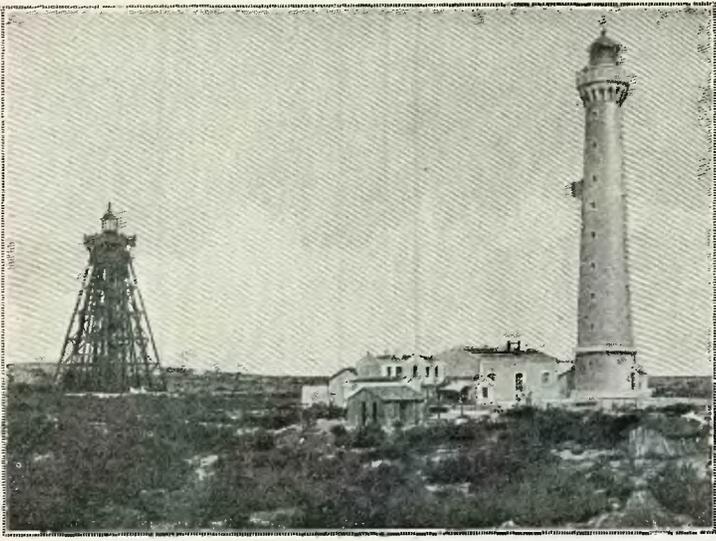
A PARIS

Le roi et la reine de Norvège viennent d'être les hôtes de la France pendant près de trois jours, du 27 au 30 mai. Le programme arrêté en pareille circonstance par la direction du protocole est, on le sait, à peu près invariable : réceptions officielles, grand dîner à l'Élysée, visite à l'Hôtel de Ville, représentation de gala à l'Opéra, promenade à Versailles, etc. Les souverains se succèdent fréquemment chez nous — et nous ne pouvons qu'en être flattés — mais le programme demeure ; d'où l'inévitable similitude des mêmes scènes épisodiques se reproduisant dans les mêmes cadres connus.

Du moins, *L'Illustration* s'efforce-t-elle de les présenter chaque fois sous des aspects nouveaux.

C'est ainsi que, lundi, le photographe de *L'Illustration* a réussi, sur la place de l'Étoile, le superbe cliché de notre double page, cliché qui n'avait jamais encore été pris et qui embrasse tout le décor grandiose où se déploie le cortège officiel.

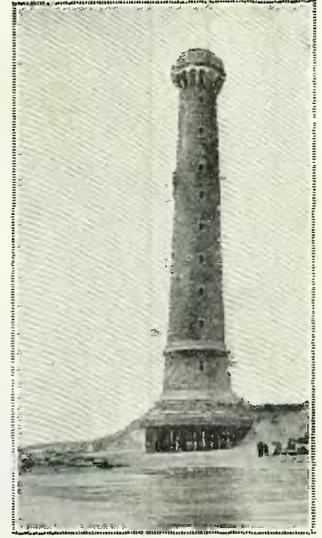
Quant à notre première page, elle reproduit des instantanés d'un incident qui aurait pu être un grave accident, et qui a marqué, mercredi, la visite du parc de Versailles. Au passage d'un pont jeté sur le ruisseau du Hameau, les chevaux de la daumont qui promenait la reine Maud et M^{me} Fallières firent un écart et tombèrent à l'eau ; la voiture, heureusement, ne suivit pas l'attelage ; mais l'alerte avait été chaude.



En 1895 : le sémaphore et le phare nouvellement construit à la pointe de la Coubre.



En 1905 : l'Océan a englouti le sémaphore et menace le phare dont il n'est plus qu'à dix mètres.

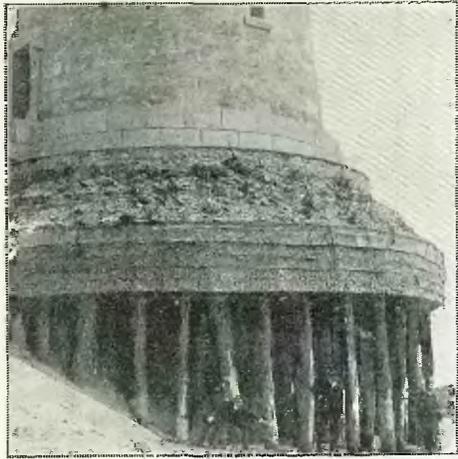


En 1907 : le phare miné par l'Océan. (Sa lanterne a été reportée sur le phare de Bonne-Anse.)

L'ÉCROULEMENT DU PHARE DE LA COUBRE

Un phare vient de s'écrouler, dans la nuit du 20 au 21 mai, à l'embouchure de la Gironde. Mais ce phare était depuis longtemps condamné, hors-de service, découronné même de son appareil optique, simple tour inutile, menaçante même, à un point de vue, et dangereuse aux promeneurs qui se seraient aventurés à son pied au mauvais moment. On la devait faire sauter, pour éviter quelque accident, le jour suivant. Elle n'a pas attendu l'échéance.

Un détail assez curieux nous est apporté, à ce sujet, par les journaux bordelais : le lundi 20 mai, dans l'après-midi, quelques heures seulement, par conséquent, avant sa chute, quelques promeneurs, en excursion à la pointe de la Coubre, avaient fait l'ascension de cette tour suspendue sur ses pilotis minés comme un invalide sur ses béquilles. Ne l'ont-ils pas échappé belle ?



Avant la chute : les pilotis soutenant le phare.

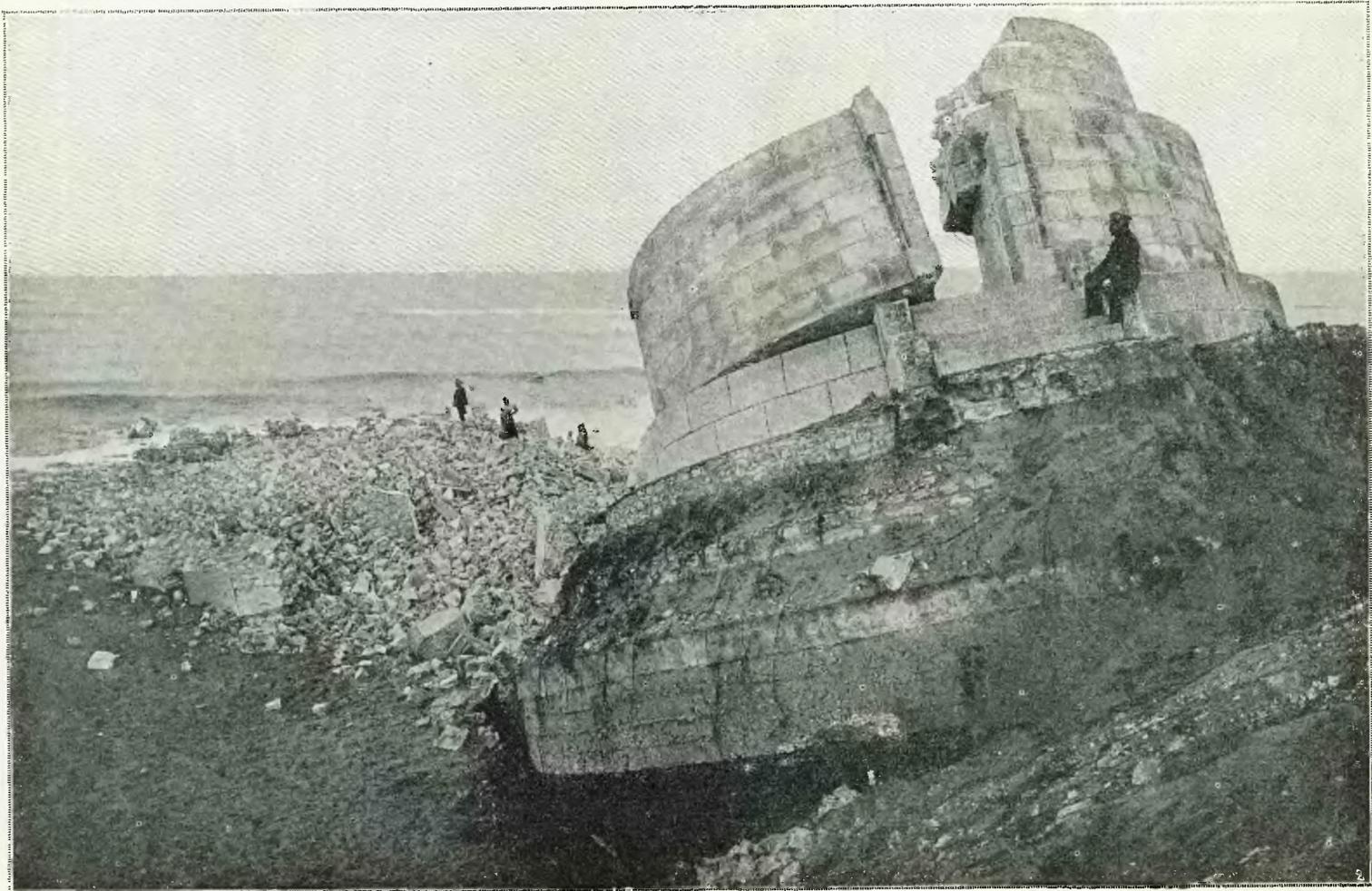
L'ancien phare de la Coubre, qui remplaça, comme phare d'atterrissage, la célèbre et vieille tour de Cordouan, avait été construit en 1895 sur un point de la côte qui n'était signalé, jusque-là, que par un feu établi sur un échafaudage de charpente. A cet appareil primitif, on substituait ainsi un phare ultra-moderne, à éclats, dont le foyer électrique, élevé à 60 mètres au-dessus du niveau des hautes mers, avait une puissance lumineuse de 50 millions de bougies, avec une portée de 56 milles

(104 kilom.) et qui était alors un des plus beaux de France. Mais la côte sur laquelle il s'élevait est l'une des plus changeantes de notre littoral. Au moment où l'on décidait la construction du phare de la Coubre, cette côte semblait se fixer, et même gagner sur la mer, où un banc s'était formé. Le nouvel appareil était à peine en service qu'on s'apercevait que ce n'était là qu'une illusion. Bientôt la mer s'avança de nouveau à l'assaut du rivage et recommença de le ronger. De vagues travaux furent commencés pour essayer de protéger la côte, des tentatives de défense vite abandonnées. Les ingénieurs ne s'entêtèrent pas, sentant l'inutilité de tout effort ayant pour but d'arrêter le travail du flot et de sauver le phare. En 1903, une autre tour fut mise en chantier à 1.600 mètres en arrière de la première, à 300 mètres du sémaphore de Bonne-Anse. Construite en ciment armé, elle fut rapidement achevée. En 1905, elle était en service. Il était temps : la mer déjà gagnait le pied même de l'ancien phare, qu'on découvrira rapidement de son appareil éclairant, tout ce qu'on en pouvait utiliser, et qu'on abandonna au sort inévitable.

L'Océan, d'ailleurs, continue sur cette côte ses ravages, et c'est à grands frais que les viticulteurs du vignoble fameux qui avoisine la côte le protègent contre les assauts des lames. Rapidement, dans les endroits où rien ne s'oppose à son action, le flot rouge et emporte la dune. Il faut espérer que sa fureur n'ira pas jusqu'à menacer le phare neuf, le remplaçant de la tour écroulée l'autre semaine.



Le nouveau phare de Bonne-Anse, en service depuis 1905, à 1.600 m. en arrière du phare écroulé.



LES EMPIÉTEMENTS DE L'OCÉAN A L'EMBOUCHURE DE LA GIRONDE. — Le phare de la Coubre écroulé le 21 mai.

Documents communiqués par MM. Marcel Loyer, Braun et Lassus.



Une harangue de l'organisateur Marcelin Albert.

LES VIGNERONS LANGUEDOCIENS A CARCASSONNE

La manifestation des vignerons du Midi à Carcassonne, dimanche dernier, a été plus gigantesque encore que celles de Béziers et de Perpignan : le contingent des participants, qui va sans cesse crescendo, s'élevait à environ deux cent cinquante mille. Fière de les recevoir dans ses murs fameux, la vieille cité s'était pavoisée comme pour une fête, et ce fut en un décor pittoresque à souhait que se déroula, tambours battant, clairons sonnans, l'immense cortège des délégations venues de 100 kilomètres à la

ronde. Multipliées, les pancartes aux inscriptions belliqueuses ou satiriques s'élevaient en tête des groupes compacts, animés d'un entrain endiablé dont les femmes, en grand nombre, n'étaient pas les dernières à donner l'exemple. Au meeting tenu à la carrière du quartier de cavalerie, des harangues enflammées furent prononcées ; on écouta de nouveau avec un respect quasi-religieux, on acclama frénétiquement Marcelin Albert, le promoteur, le Pierre l'Érmitte de la croisade viticole, qui, modeste petit vigneron de la commune d'Argeliers, dans l'Aude, a réussi, par sa foi communicative et sa volonté opiniâtre, à mobiliser une armée de protestataires, — une figure curieuse d'apôtre, à la physionomie singulièrement expressive.



A CARCASSONNE. — Un groupe des deux cent cinquante mille manifestants.



UNE MISSION FRANÇAISE EN ÉTHIOPIE. — Arrivée à Harrar du ministre de France, M. Klobukowski, escorté par le dedjaz Ilma, fils du feu ras Makonnen. — Phot. comm. par M. Guignot.

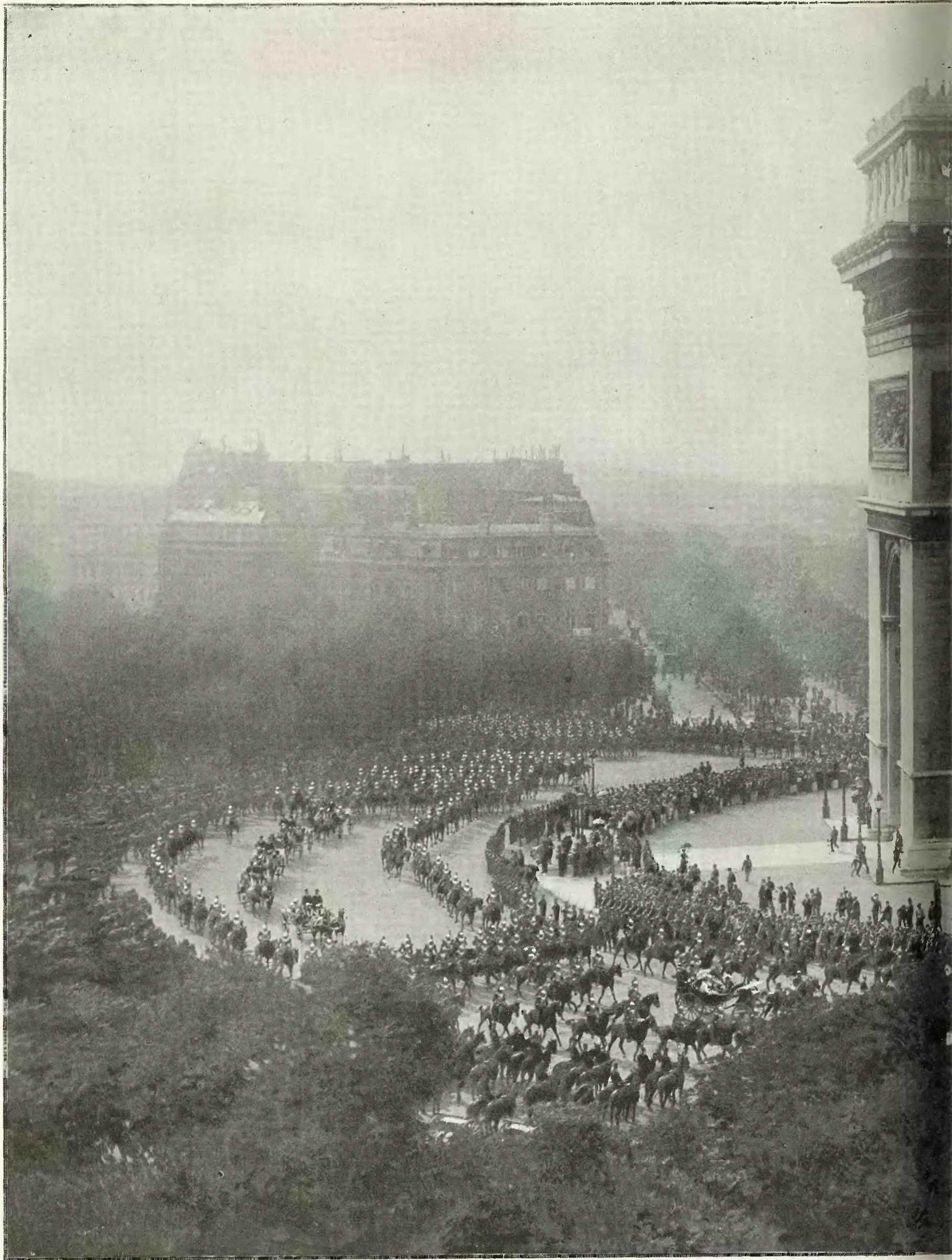
Une dépêche vient d'annoncer l'arrivée, à Addis-Ababa, la capitale éthiopienne, le 22 mai, de M. Klobukowski, envoyé diplomatique extraordinaire du gouvernement français auprès de l'empereur Ménélik.

La mission confiée à M. Klobukowski est relative au chemin de fer d'Éthiopie, dont l'avenir, selon le mot de notre excellent confrère le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, constitue pour notre pays « toute la question éthiopienne, depuis que le traité franco-anglo-italien du 13 décembre 1906 a débarrassé le terrain diplomatique ». Cette mission est donc, au point de vue de nos intérêts, de la plus haute importance.

On peut, d'ores et déjà, être assuré que l'envoyé extraordinaire de la République trouvera auprès de l'empereur Ménélik et du gouvernement éthiopien les dispositions les meilleures et que sa mission sera facilitée par l'entier bon vouloir qu'il va rencontrer.

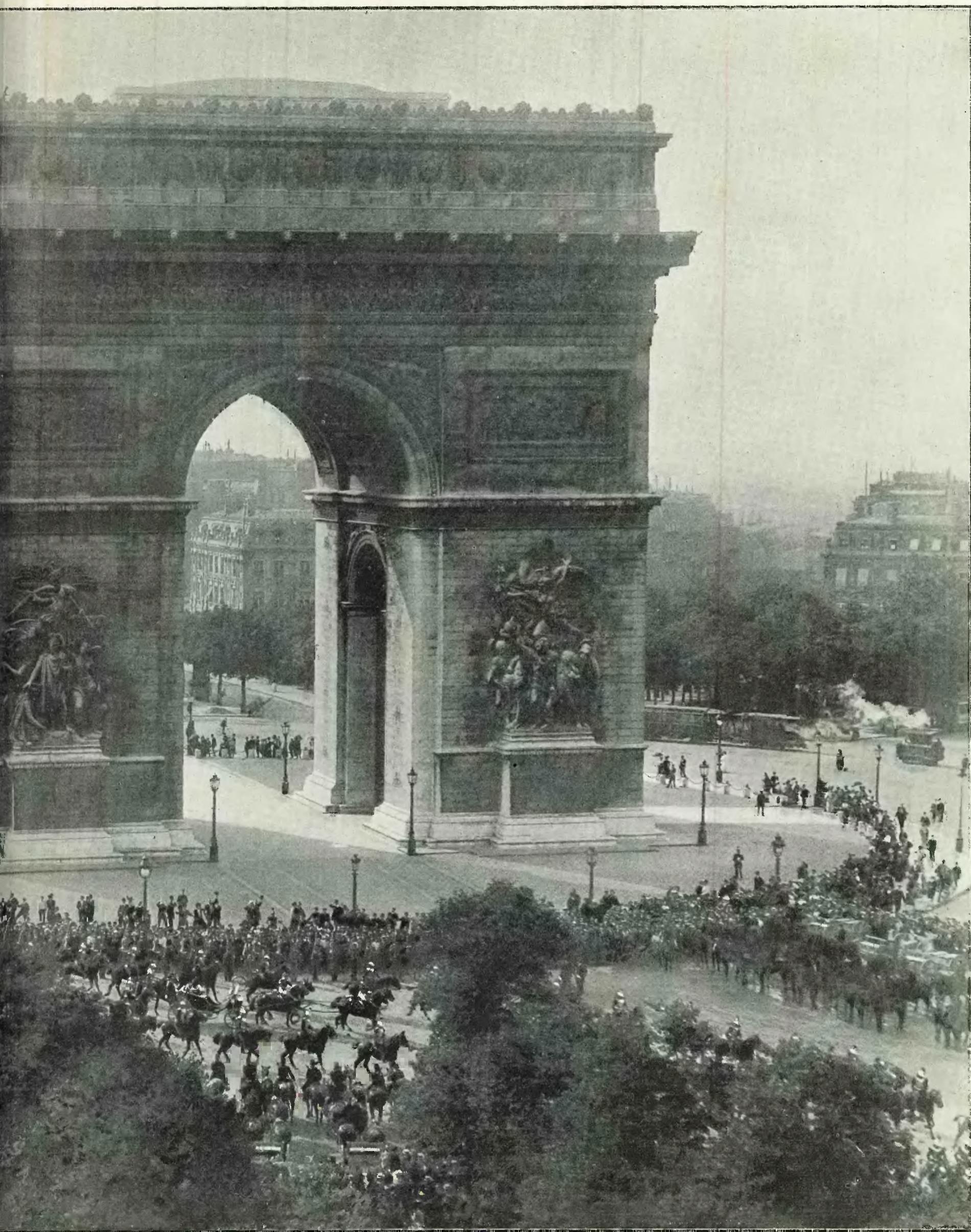
Les dispositions tout amicales du négus se sont manifestées déjà de façon effective au cours du voyage qu'a fait M. Klobukowski de la côte à la capitale. C'est ainsi que, pendant la traversée du Harrar, notre ambassadeur a été l'objet d'attentions toutes particulières. A Harrar — comme en témoigne notre photographie — M. Klobukowski a fait son entrée avec une escorte de soldats abyssins, très pittoresques sous leurs vêtements blancs, et dont le chef, que l'on voit à la gauche de notre représentant, était le dedjaz Ilma lui-même, le fils du feu ras Makonnen.

A Addis-Ababa, M. Klobukowski est l'hôte du négus qui lui avait fait préparer la demeure où, à l'arrivée, on l'installa en grande cérémonie. Ménélik était alors absent. Il est revenu dans sa capitale tout exprès pour s'entretenir avec notre envoyé, auquel, le 28 mai, il a accordé une première audience.



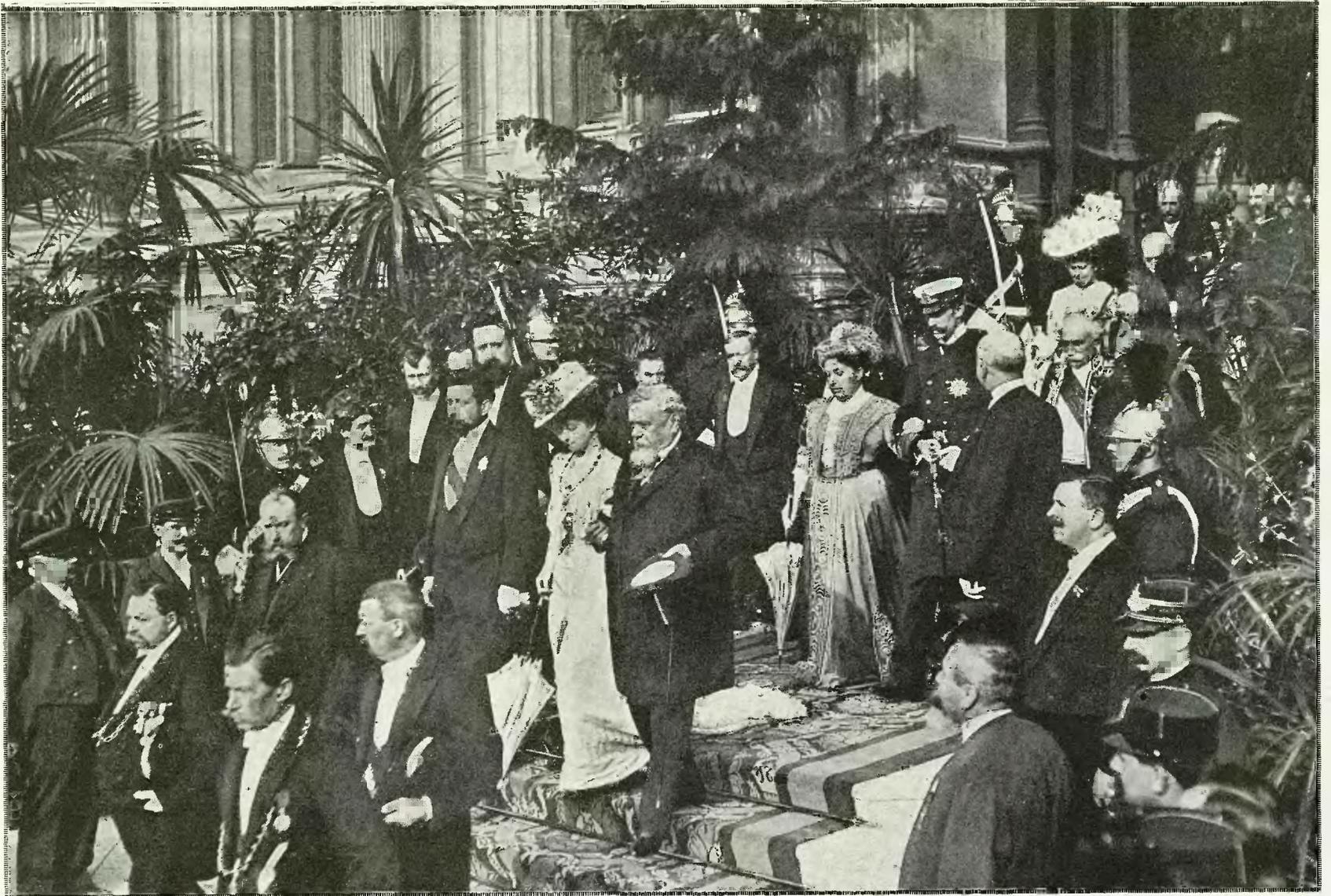
Voiture de la reine et de M^{me} Fallières.

L'ARRIVÉE DES SOUVERAINS NORVÉGIENS A PARIS : LE

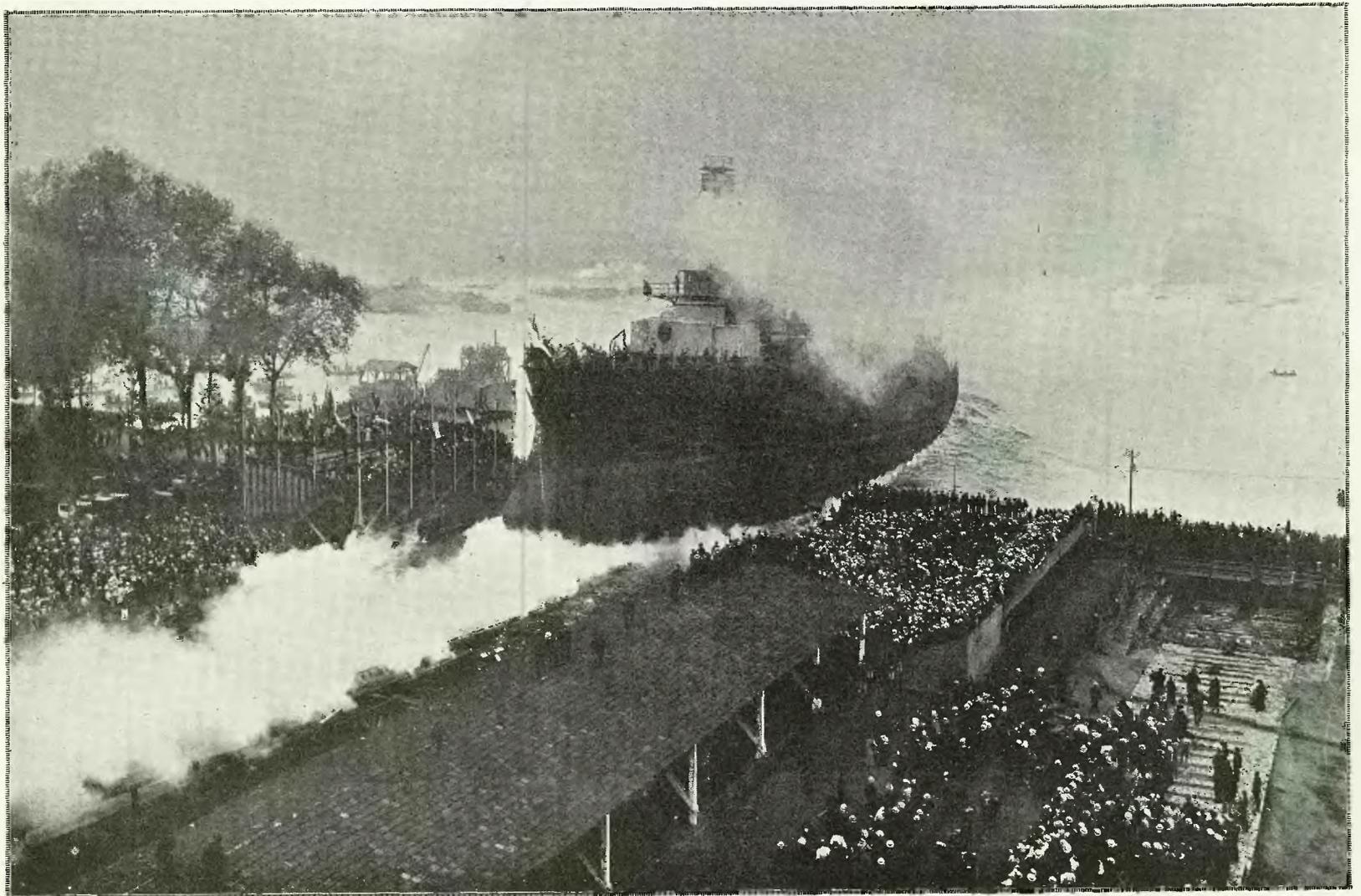


Voiture du roi et du président.

PASSAGE DU CORTÈGE SUR LA PLACE DE L'ÉTOILE (27 MAI)



LES SOUVERAINS NORVÉGIENS A PARIS. — La sortie de l'Hôtel de Ville (28 mai). — *Phot. L. De v.*



LE LANCEMENT DU CUIRASSÉ « VÉRITÉ », AUX CHANTIERS DE LA GIRONDE, LE MATIN DU 28 MAI. — *Phot. Sereni.*

La *Vérité*, le dernier des cuirassés de 15.000 tonnes dont la mise en chantier avait été prévue par le programme naval de 1900, a été lancée presque complètement achevée, avec sa cuirasse, ses machines, ses cheminées, ses passerelles, ses bas mâts, ses tourelles et jusqu'aux affûts de ses pièces. Malgré cette charge énorme — 12.000 tonnes — qui n'était pas sans causer quelques appréhensions, le glissement et la mise à l'eau se sont admirablement effectués en présence d'une foule immense. Le prix total de la *Vérité* s'élèvera à 41.355.000 francs.



LES NOCES D'OR DU ROI ET DE LA REINE DE SUÈDE

Phot. Grav. Stockholm.

Le roi et la reine de Suède vont célébrer leurs noces d'or jeudi prochain, 6 juin. A cette date, en effet, il y aura juste un demi-siècle que le fils cadet d'Oscar I^{er} épousait la princesse Sophie de Nassau, quinze ans avant de succéder à son frère Charles XV sur le trône qu'il occupe depuis près de trente-cinq ans. Oscar II est entré dans sa soixante-dix-neuvième année le 21 janvier dernier ; la reine verra son soixante et onzième anniversaire le 9 juillet prochain. En raison du grand âge des augustes époux, et particulièrement afin de ménager

la santé du roi, fort éprouvée il y a quelques mois, les fêtes jubilaires conserveront le plus possible un caractère d'intimité familiale ; le programme officiel en est très restreint et les nations étrangères n'y seront représentées que par le corps diplomatique, mais les vénérables souverains suédois n'en recevront pas moins du dehors de nombreux hommages de respectueuse sympathie, notamment ceux que la France amie n'a jamais manqué l'occasion d'adresser au descendant de Bernadotte.

HAAKON VII OU HAAKON IX ?

Quand, le 18 novembre 1905, S. M. Haakon VII, second fils du roi de Danemark Frédéric VIII, fut appelé par les vœux et les votes des libres citoyens de la Norvège à placer sur sa tête la couronne de saint Olaf, un problème, aussi imprévu qu'il est demeuré peu connu, se posa pour ce jeune prince danois de trente-trois ans :

Quel nom allait-il choisir ?

Pour qui se rappelle les longues et pénibles négociations qui aboutirent enfin à la scission de la Suède et de la Norvège, l'exaspération des Norvégiens devant les résistances suédoises, l'irritation et même les menaces des Suédois en face des prétentions norvégiennes, nul ne doutera qu'une très grande prudence fût indispensable au prince qui devenait, dans ces conditions, roi de Norvège. Si l'on ajoute que des liens de parenté rattachaient personnellement le prince Charles de Danemark à la Suède (puisque sa mère, la reine Louise de Danemark, est la fille du roi de Suède Oscar II, et qu'une de ses sœurs, la princesse Ingeburge de Danemark, est l'épouse d'un petit-fils d'Oscar II, le prince Georges de Suède), on comprendra combien il était difficile au nouveau roi de concilier les désirs de ses sujets avec ceux de sa famille.

Et tout le monde l'attendait à sa première décision, dont on espérait déduire une indication pour l'avenir : à la question du nom.

Pour comprendre l'intérêt de ce problème, il faut d'abord savoir que l'histoire de la Norvège se partage en sept périodes : 1^o période mythologique ; 2^o période mi-historique mi-léendaire marquée par le règne d'Olaf « le défricheur », l'ancêtre de tous les rois scandinaves ; 3^o période de l'indépendance

Harold Harfager qui, le premier, constitua l'unité norvégienne, en plaçant sous son sceptre les vingt-quatre comtés de Norvège ; dans la série des Olaf, est Olaf II, ou saint Olaf, le patron de la Norvège ; dans celle des Magnus, on rencontre Magnus VIII,

durée, ce qui correspondrait au 49^o de latitude. Il n'est donc pas douteux que les Norvégiens aient découvert l'Amérique plus de cinq siècles avant Christophe Colomb.

Si l'on admet que le nouveau roi ait choisi le nom de Haakon en considération de la gloire acquise dans l'histoire norvégienne par cette lignée de monarques, on s'étonnera qu'il n'ait pas suivi intégralement l'ordre dynastique. Il devrait être logiquement Haakon IX, puisque Haakon VIII a régné de 1350 à 1380. Pourquoi a-t-il voulu s'appeler Haakon VII ?

C'est ici qu'apparaît un trait curieux de son caractère. Malgré les liens de parenté qui l'attachent à la maison royale de Suède, malgré les raisons qui pouvaient l'engager à ne pas compromettre la neutralité de la maison royale danoise, il n'a pas hésité à épouser les sentiments nationaux de ses nouveaux sujets, jusqu'à leurs méfiances à l'égard de la Suède. Les deux Haakon supprimés ont été Haakon V et Haakon VIII, pour la raison qu'ils n'étaient Norvégiens que par leurs mères, leurs pères étant Suédois. Il ne reste plus alors que six Haakon, et le prince Charles de Danemark a pu se dire Haakon VII.

Ce petit problème dynastique et politique, au lointain pays de Norvège, intéressera les Français pour un double motif : non seulement parce que Haakon VII était hier notre hôte, mais encore parce que l'une de nos provinces, la Normandie, a été peuplée, colonisée par les Norvégiens d'il y a mille ans, que Rollon, premier duc de Normandie, était l'oncle de Haakon I^{er}, et qu'un grand nombre de Français



Les possessions norvégiennes il y a mille ans.

le célèbre réformateur du code norvégien. Le nom de Sigurd est inséparable, dans l'histoire norvégienne, de la croisade qu'il entreprit en terre sainte. Cette expédition d'un roi norvégien, expédition qui mériterait de porter un numéro d'ordre dans la liste des croisades, dura quatre ans, de 1107 à 1111. Sigurd, avec soixante vaisseaux et dix mille aventuriers norvégiens, partit du port d'Oslo, le futur Christiania, ravagea en 1108 la côte du Portugal qui appartenait encore aux Maures du Maroc. Après avoir passé quelques jours auprès de Roger II, comte de Sicile, qui le reçut comme un compatriote, il débarqua à Joppé, visita Jérusalem, contribua à la prise de Sidon (1110). Enfin Sigurd se rendit, de là, dans l'île de Chypre, et, en 1111, à Constantinople. Ayant fait présent de ses vaisseaux et de ses marins à Alexis Comnène, empereur d'Orient, il retourna dans son pays par Vienne et Copenhague.

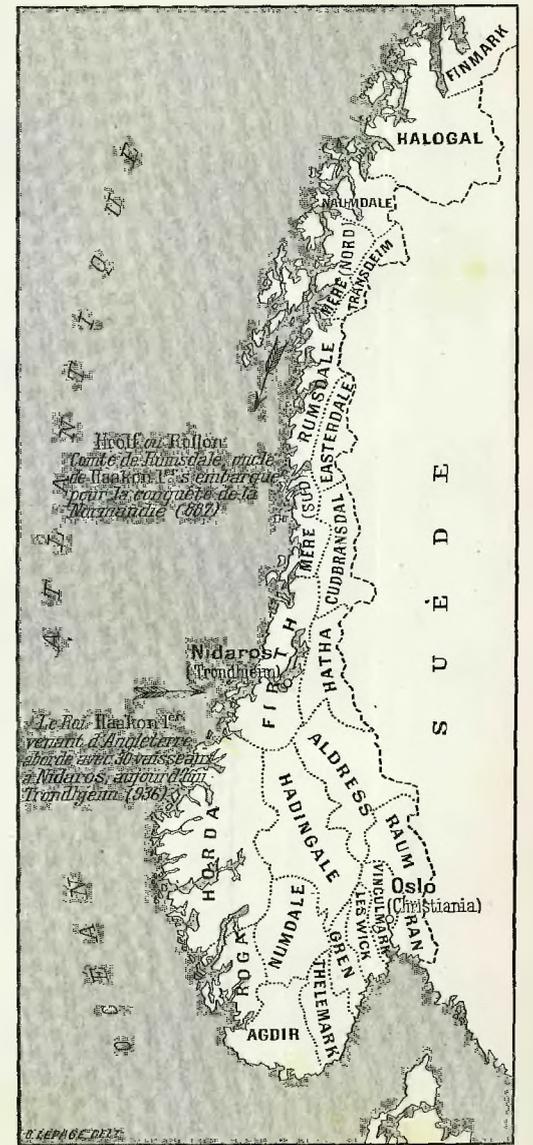
Mais tous ces noms glorieux de Harold « aux longs cheveux », d'Olaf, de Sigurd, etc., sont déparés, aux yeux de l'histoire, par l'incapacité de tous les autres rois du même nom. Des trente rois de la Norvège indépendante, il n'y a que les huit rois du nom de Haakon qui se soient montrés tous remarquables à divers titres. Ainsi, par exemple, sans vouloir refaire ici l'histoire, d'ailleurs connue, des Haakon de Norvège, il est intéressant de signaler que c'est sous le premier et le second des Haakon (936-960 et 960-995) que se déroule la période héroïque.

Vers l'an 1000, la Norland — ainsi s'appelait la Norvège, en souvenir de Nor, son fondateur légendaire, l'Anchise des Scandinaves — était à l'apogée de sa grandeur. Elle comprenait la Scotland (l'Ecosse), les îles voisines : Orcades, Shetland, l'archipel de la Frisland (îles Féroé), la Snoland, ou « Terre des Neiges » qui devait plus tard changer son nom en Islande, ou « Terre de Glace », le Groenland, ou « Terre Verte », avec ses trois divisions administratives de l'Asterbydt, de l'Utbydt et du Westerbydt, l'Estotiland (mot à mot : la terre au delà de l'est), plus tard Terre-Neuve ; enfin un pays arrosé par un grand fleuve libre de glaces que les indigènes du pays appelaient Caspé, et qui était probablement le Saint-Laurent, parce que le pays qu'il arrosait avait des jours de huit heures de



Une croisade inconnue : l'expédition de Sigurd de Norvège en Palestine.

(836-1397) ; 4^o période dano-suédo-norvégienne où la Norvège est soumise ainsi que la Suède aux rois danois (1397-1523) ; 5^o période dano-norvégienne, où la Norvège est seule asservie au Danemark (1523-1814) ; 6^o période suédo-norvégienne, où la Suède devient prépondérante en Scandinavie ; 7^o seconde période de l'indépendance avec l'avènement de Haakon VII. Il était naturel que le nouveau roi allât choisir son nom parmi les noms des rois appartenant à la période de l'indépendance. Cependant trente rois ont monté sur le trône norvégien entre 836 et 1397. On compte huit Haakon, trois Erik, trois Harold, huit Magnus, trois Sigurd, trois Olaf, un Sverrer, un Guthorm. Chacune de ces séries est, en général, marquée par une personnalité saillante. C'est ainsi que, parmi les Harold, se trouve



La Norvège en comtés, sous Haakon I^{er} (936-960).

peuvent se dire qu'ils ont ainsi de lointains aïeux dormant l'éternel sommeil sous les neiges du cercle polaire, aux rayons blafards du « soleil de minuit... »

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

LES FORCES NATURELLES INCONNUES

S'il est un problème troublant, irritant même, pour l'esprit qui consent à y réfléchir en toute sincérité, c'est bien celui que posent le phénomène des « tables tournantes » et les faits qui en dérivent ou s'y rattachent en quelque manière.

Voilà plus d'un demi-siècle qu'ont été signalées pour la première fois ces extraordinaires manifestations, et, bien que des intelligences d'élite, souvent, se soient appliquées à pénétrer l'énigme, nous demeurons en présence d'hypothèses, d'incertains systèmes, en plein mystère, comme au premier jour ; telle est la déconcertante impression que je garde pour ma part, au moment où je ferme le livre, d'un passionnant intérêt, que notre distingué collaborateur, M. Camille Flammarion, vient de consacrer à la question (*Les Forces naturelles inconnues*, Ernest Flammarion, éditeur, 4 fr.), livre où il expose et discute avec une bonne foi une conscience dont les plus sceptiques même seront touchés, toute la série des observations les plus marquantes qui aient été enregistrées au cours de ces cinquante années.

Il y a toute une classe de gens pour qui l'inquiétante question ne se pose même pas. Ceux-là se bornent à nier, en bloc, jusqu'à l'existence même des phénomènes qu'on leur rapporte. Songes de malades ! Divertissements de vieilles filles désecurées !

A ces incroyables, il convient de faire, d'un coup, les concessions extrêmes : oui, il est regrettable qu'on ait échafaudé tout d'abord, pour expliquer ces faits, une théorie hasardeuse, et la plus difficile de toutes à faire admettre en ce temps où les doctrines spiritualistes ne sont guère en odeur de sainteté, celle de l'intervention des esprits des morts ; oui, trop de curieux sans discernement se sont rassemblés autour de guéridons trop complaisants ; trop de charlatans, aussi, ont exploité, à l'aide des pratiques répréhensibles, la crédulité de pauvres badauds sans défense. Tout cela, sans doute, est regrettable, et justifie, dans une certaine mesure, le dédain superbe d'un Huxley, par exemple, qui, convié par la Société dialectique de Londres à suivre des recherches méthodiques touchant le « spiritisme » — puisque c'est encore ce nom qu'on attribue généralement à ce domaine inconnu de la science — déclarait d'un trait de plume : « J'aimerais mieux vivre comme un balayeur des rues que d'être condamné, après ma mort, à débiter des niaiseries par l'organe d'un médium à un louis la séance. » Et il est encore certain aussi que les fraudes trop fréquentes des « médiums » ont découragé, dès le seuil, nombre d'observateurs de bon vouloir. Mais ceux qui ont persisté dans une étude souvent décevante n'en sont que plus méritants.

M. Camille Flammarion est de ces chercheurs indéfectibles que rien, ni les lazzis des esprits forts, ni les succès passagers, ni les tricheries même de ses collaborateurs nécessaires, ne saurait décourager.

Quand, en 1865, il publia, au sujet des séances bruyantes des frères Davenport, l'opuscule sur *les Forces naturelles inconnues*, qui est devenu comme le noyau de son volumineux ouvrage actuel, le spiritisme jouissait de toute la vogue de la nouveauté. Depuis lors, à travers toutes les vicissitudes, bravant les railleries, le discrédit même que les manigances de charlatans attiraient sur les explorateurs du mystérieux domaine, il n'a cessé de s'intéresser à tous les phénomènes qu'on lui signalait dans cet ordre d'idées ; il a suivi patiemment, de tout près, les études faites, en France ou hors de France, par des émules non moins zélés. Il n'est guère de médiums fameux, de Dunglas Home jusqu'à Eusapia Paladino, qu'il n'ait connus, avec qui il n'ait travaillé et consciencieusement étudié. Son livre est l'histoire complète, documentée, loyale surtout, de tant de recherches diverses ; une histoire qui commence avec l'examen critique des publications du comte Agénor de Gasparin sur les expériences de Valleyres, si judicieusement, si prudemment conduites, et s'achève avec les extraordinaires expériences de sir William Crookes, les plus bouleversantes de toutes pour la raison, — celles, pour tout dire, qui m'inquiètent davantage, dont j'admets le plus difficilement les résultats consignés, malgré

l'éminente personnalité du savant qui les dirigea, malgré la méthode sévère qu'y put appliquer ce grand homme, défiant par profession, malgré le contrôle sévère dont elles durent être entourées.

Sans entrer plus avant dans la discussion, il est permis d'avancer qu'un champ de recherches où daignèrent s'aventurer bravement des hommes comme sir William Crookes, Frédéric Myers, le professeur Ch. Richet, le colonel de Rochas, l'électricien Cromwell Varley, A.-J. Balfour — le premier ministre anglais lui-même — le Suisse Marc Thury, le naturaliste Alfred R. Wallace, le professeur de Morgan, M. J. Maxwell, ne doit pas, ne peut pas être clos d'un haussement d'épaules et simplement et brutalement taxé de chimérique et d'absurde.

L'ouvrage de M. Camille Flammarion a, pour convaincre, ébranler à tout le moins les sceptiques, un superbe accent d'honnêteté, de conviction, de prudence, si je puis dire, reprenant le vieux mot français en son vrai sens. L'auteur ne va-t-il pas, dans sa loyauté, jusqu'à refuser en dernière analyse d'éliminer « l'hypothèse spirite », lest cependant bien lourd, à ce qu'il semble, à enlever ? Et si jamais livre fut digne de porter en épigraphe le simple et noble avis qu'écrivit Montaigne en tête de ses *Essais* : « Ceci est un livre de bonne foi », c'est bien celui-là. Ni passion, ni dogmatisme, pas même de parti pris, le long de ces six cents pages. Des faits, simplement exposés. Les conclusions mêmes gardent je ne sais quelle mesure, quelle objectivité, je ne sais quel accent de respectueuse tolérance.

Après que j'eus posé sur la table ce volume, captivant comme un conte d'au delà ou comme une histoire de magicien, je méditai cette phrase d'*Hamlet*, qui en pourrait être la conclusion dernière, laissant la porte ouverte à toutes les recherches, à toutes les hypothèses, à tous les rêves : « Il y a dans le ciel et sur la terre, Horatio, plus de choses que n'en peut concevoir toute votre philosophie. »

G. B.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Comment on édite un livre (Daragon, 4 fr.), un excellent guide à l'usage des personnes qui se proposent de publier leurs travaux ; *les Saints successeurs des dieux* (Lib. Emile Nourry, 6 fr.), essais de mythologie chrétienne, par M. P. Saint-Yves ; *la Morale sans bien* (Perrin, 3 fr. 50), par M. Léon Jouvin ; *la Science économique* (Schleicher, 5 fr.), une nouvelle édition entièrement refondue de l'ouvrage bien connu de M. Yves Guyot ; *Evolution des mondes*, par M. I. Nergal, premier volume (1 fr. 50) d'une « Encyclopédie d'enseignement supérieur », dont la librairie Schleicher entreprend la publication ; *le Pêril de la race* (Perrin, 3 fr. 50), une série d'études consacrées par M. Emile Pierret aux œuvres de préservation sociale ; *la Télégraphie sans fil et la Télé-mécanique à la portée de tout le monde*, par M. Monier (Dunod et Pinat, 7 fr.) qui, en ne faisant intervenir que des connaissances élémentaires, a réussi à donner une idée suffisamment précise et complète de la télégraphie sans fil.

LES THÉÂTRES

Du drame *Terre Basse*, de l'écrivain catalan Guimera, qui fut joué à Paris en 1897 et en 1900, MM. Tiercelin et Paul Ferrier ont tiré un livret dont M. Fernand Le Borne a fait un drame lyrique : *la Catalane*. L'Opéra vient de donner cette œuvre. Autour d'un sujet un peu mélodramatique, M. Fernand Le Borne a développé une orchestration pleine de fougue et de verve. Les interprètes, M^{lles} Grandjean et Martyl, MM. Muratore et Delmas, tiennent leurs rôles en artistes consommés. On les a applaudis, — et l'on a fait une véritable ovation à M^{lle} Zambelli pour la virtuosité avec laquelle elle a, au troisième acte, dansé une ravissante « catalane ».

Le théâtre Molière a brillamment pris sa revanche de ses deux derniers succès avec une pièce en trois actes, fort émouvante, de MM. Georges Spitzmuller et Albert Guetton : *la Patronne*. Le spectacle est complété par deux amusantes piécettes : *la Femme des autres*, de M. Michel Sursock, et *On visite l'appartement*, de M^{me} Adrienne Cambry.

L'EXPOSITION D'HORTICULTURE

A l'exposition d'horticulture qui s'est tenue, ces jours derniers, aux serres du Cours-la-Reine, le regard était d'abord attiré par des massifs présentant un amusant contraste : d'une part, des roses amenées à des dimensions extraordinaires par des procédés de culture intensive et l'emploi d'engrais dits spéciaux, qui se composent toujours des mêmes sels d'ammoniaque et de potasse, et ont souvent pour résultat de tuer plus ou moins rapidement la plante ; à côté, des rosiers polyantha étalant leur multitude de fleurs légères sans cesse renaissantes. Dans cette série, *Maman Lévassieur*, mise pour la première fois au commerce, apporte une nuance intermédiaire entre le rouge un peu foncé de *Norbert Lévassieur* et le rose frais de *Mistress Cutbush*. Parmi les races classiques, je me borne à signaler *Mildred Grant*, hybride de thé, blanc, légèrement carné, de forme globuleuse, nouveauté de tout premier ordre.

Les bégonias bulbeux sont toujours resplendissants. La jolie nuance soufre de *Stradivarius* est originale ; *Picta marmorata*, rouge-groseille fortement marbré de blanc paraît plutôt curieux ; enfin aux variétés ondulées vient s'ajouter le type des *fimbriés*, avec pétales dentelés qui donnent un peu trop, parfois, l'impression de fleurs en papier.

Quelques beaux ceilleux nouveaux : *Madame Brésac*, saumon rouge très clair ; *Général Oku*, jaune de chrome presque blanc, *Mimi Page*, mais très clair frangé de rose violacé. *L'Impatiens* se montre avec des coloris inédits : rouge de Saturne, saumon, blanc, mauve, rouge violacé. La glycine *Victor Rogé*, obtenue de semis il y a dix ans, est présentée comme définitivement fixée : fleur double, d'un violet panaché de blanc, avec la richesse de ton des plus belles violettes.

Grand succès pour les *Iris Kämpferi*, connus depuis longtemps, aux pétales horizontaux, donnant un aspect un peu rude à des fleurs dont les nuances manquent de variété. Les pivoines, peu nombreuses, sont de toute beauté ; et le vulgaire pois de senteur se montre une fois de plus avec des largeurs de pétale et des fraîcheurs de tons, rouge, rose, saumon, mauve, qui, pour beaucoup de Parisiens, semblent une révélation.

Parmi les plantes à feuillage ornemental, on peut citer *Anthurium Edwardii*, dont la feuille vert mat atteint un mètre de longueur sur 80 centimètres de largeur ; un sureau panaché, et surtout *Ficus lirata*, aux grandes feuilles, en forme de raquette, d'un beau vert brillant, fort décoratives et plus gaies que le familial « caoutchouc » d'il y a trente ans. Cette variété ancienne, mais fort oubliée, très rustique dans les appartements, est exposée par la baronne Gourgaud.

F. HONORÉ.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

SURÉLEVATION DU BARRAGE D'ASSOUAN.

Le gouvernement égyptien a décidé de surélever de 7 mètres le barrage d'Assouan construit, il y a quelques années, pour emmagasiner l'eau du Nil nécessaire à l'irrigation de la moyenne Egypte. Aux 980 millions de mètres cubes d'eau actuels viendront s'ajouter 1.200 millions de mètres permettant d'arroser une surface nouvelle de 400.000 hectares dont certaines parties n'ont pas reçu d'eau depuis trois ou quatre mille ans. On escompte une récolte annuelle d'une valeur approximative de 250 millions, dont 100 millions en coton.

Le barrage actuel a coûté 80 millions ; les travaux de surélévation en exigeront 38 et dureront cinq à six ans. On pourra alors emmagasiner un total de 2.200 millions de mètres cubes d'eau, alors qu'il en faudrait 4 milliards pour mettre en valeur toutes les terres irrigables de la vallée du Nil. D'autres travaux, comprenant un barrage sur le bras de Rosette, sont prévus pour arriver à ce résultat définitif.

La surélévation du plan d'eau aura pour conséquence de submerger encore davantage les ruines de l'île de Philœ, qui resteront cependant accessibles de juillet à octobre. Le gouvernement égyptien effectuera les travaux de consolidation nécessaires, en attendant que le public ne considère

plus comme un sacrilège l'enlèvement des ruines et leur reconstitution en un lieu aussi voisin que possible, à l'abri des inondations.

POUR REMÉDIER A L'ÉPUISEMENT DU SOL PAR LES LUZERNES.

L'insuccès des cultures de luzerne, de trèfle et de sainfoin avec une alternance de courte durée est un fait connu de tous les agronomes et en apparence imputable à l'appauvrissement du sol, la luzerne prospérant indéfiniment sur une terre riche de jardin.

Or, d'après les expériences de MM. J. Dumont et Ch. Dupont, signalées à l'Académie des sciences, c'est parfois la terre la moins riche qui fournit les meilleures récoltes de ces légumineuses fourragères. En aérant le sol, en le triturant énergiquement et en lui donnant des engrais bien choisis, comme le conseillait M. Dehérain, on accroît la récolte de 14 % avec les engrais minéraux employés isolément et de 30 % quand ils sont associés ; les engrais humiques augmentent le rendement de plus de 40 %.

Les résultats les plus remarquables ont été fournis par les apports terreux : en mélangeant 5 kilogrammes de terre de vigne à 45 kilogrammes de terre de luzerne, on a augmenté le rendement de 75 %. Cette solution d'un problème agricole jusqu'ici regardé comme à peu près insoluble paraît assez simple ; reste à savoir si elle est économique.

LA COUPE DE LA PRESSE.

Sous les auspices du marquis de Dion s'est organisée une grande épreuve pour automobiles de tourisme qui se disputera dans quelques semaines sur un parcours exclusivement français, et dont le vainqueur



La Coupe de la Presse.

recevra une coupe dite « Coupe de la Presse ».

Cette coupe, exécutée d'après les dessins et sous la direction de M. Ch. Massin, orfèvre, sera en argent massif ciselé et patiné or. Elle aura environ 68 centimètres de hauteur, 2 mètres de diamètre, et pèsera 25 kilogrammes. Sur le pourtour sont incrustées des plaquettes en ivoire ciselé représentant les faits principaux de l'histoire de l'automobile ; l'intérieur est décoré des vingt-quatre médailles offertes par la presse parisienne et départementale et de la grande médaille d'or de l'Automobile-Club de France. La coupe, soutenue par une roue ailée courant sur le monde, repose sur un socle de porphyre. Les plaquettes et les parties modelées sont du statuaire Vital-Coulhon.

LES RECETTES DES THÉÂTRES DE PARIS EN 1905.

Les recettes des théâtres et spectacles de Paris se sont élevées, en 1906, à la somme de 43.209.584 francs. Jamais on n'avait relevé de telles recettes, sauf en 1900, année d'exposition, où les théâtres et spectacles encaissèrent 57.923.640 francs.

On a quelque peine à imaginer que les recettes, en 1850, dépassaient à peine 8 millions, qu'elles atteignaient juste 15 millions en 1869, 20 millions en 1875, et 30 millions en 1898. En 1904, le quarantième million était dépassé.

Ainsi, il fallait une période de vingt ans, de 1875 à 1895, pour donner une augmentation de recettes de 10 millions ; et cette même progression a été obtenue, finalement, dans une période de dix années.



Inauguration du monument du sculpteur français Bartholdi, à Colmar. — *Phot. Sev. Schoy.*

LE MONUMENT DE BARTHOLDI, A COLMAR

Dimanche dernier a eu lieu, à Colmar, dans l'avenue du Château-d'Eau, l'inauguration d'un monument élevé, grâce à une souscription alsacienne-française, à la mémoire de notre regretté compatriote Auguste Bartholdi, mort en 1904. Ce durable hommage était bien dû à l'éminent sculpteur par sa ville natale, où l'on conserve de lui plusieurs œuvres de valeur. Colmar ne pouvait non plus oublier de quels sentiments s'inspira ce fils de l'Alsace par la création des puissantes allégories patriotiques qui ont rendu son nom populaire, notamment le *Lion de Belfort* et le *Monument de Bâle*, rappelant l'accueil hospitalier fait par la Suisse, en 1870, aux habitants de Strasbourg bombardé.

LE GÉNÉRAL KUROKI EN AMÉRIQUE

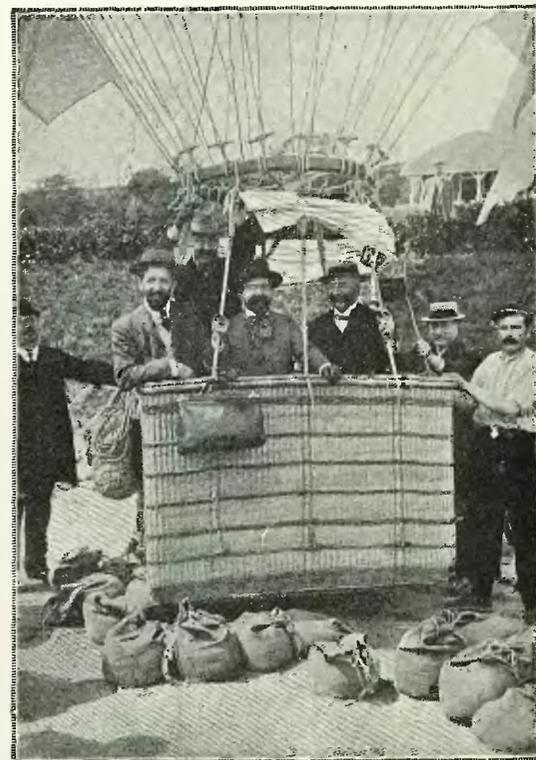
Le général Kuroki visite en ce moment les Etats-Unis, où il est accueilli de la façon la plus flatteuse. Il y vient,

naturellement, « resserrer les liens d'amitié entre les deux peuples ». Tâche méritoire, et non inutile, peut-être. Il s'occupe d'établir un comité de seize membres, moitié Japonais, moitié Américains, pour le développement du commerce et des bonnes relations entre les deux pays. Il a exposé son plan dans un dîner, organisé en son honneur par la société japonaise de New-York, et qui a eu lieu à West-Point. Les huit membres américains du comité sont déjà nommés. A leur tête sont l'amiral Dewey et M. Jacob Schiff. Les fonds pour la propagande et l'action arrivent en abondance.

UN MINISTRE EN BALLON

M. Léon Barthou, frère du ministre des Travaux publics et directeur de son cabinet, est un aéroplane passionné, et l'un des pilotes de l'air les plus expérimentés que nous ayons. Membre zélé de l'Aéro-Club, il a déjà fait de nombreuses et très brillantes ascensions. Dimanche dernier, il emmenait avec lui, à bord du

ballon *l'Excelsior*, M. Louis Barthou — qui n'en est pas non plus à sa première ascension — et deux de leurs amis communs, M. Grosdidier, député de la Meuse, et M. Lamirault, chef du cabinet du ministre des Travaux publics. A 10 heures, le ballon partait de Saint-Cloud



Une ascension du ministre des Travaux publics.

De gauche à droite dans la nacelle : M. Léon Barthou, pilote ; M. Lamirault ; M. Louis Barthou, ministre ; M. Grosdidier, député.

en présence de quelques intimes, et, poussé par un léger vent d'ouest, remontait la vallée de la Seine, traversant Paris, à faible hauteur, et passant même au-dessus de l'avenue d'Antin, où habite M. Louis Barthou ; si bien que, du balcon de son appartement, M^{me} Barthou put saluer les voyageurs.

Un changement de courant a porté plus tard *l'Excelsior* vers le nord, et il a atterri à la Fère, dans l'Aisne.



General Wood.

L'inter. prote. General Kuroki

Col. Hugh Scott (l'un* de l'écadé).

Un banquet offert au général Kuroki, à West-Point.